

J.-P. Vanden Branden

Conservateur honoraire de la
Maison d'Erasmus

CONSIDÉRATIONS D'ERASME SUR LA MÉDECINE, LES MÉDECINS, LES MALADIES ET LA PHARMACOPÉE DE SON TEMPS

Platon a dit : «*La connaissance des mots conduit à la connaissance des choses*». Cet adage s'applique parfaitement à Erasme qui, n'ayant reçu aucune formation médicale, étudia en qualité de philologue, donc de traducteur, les grands textes fondateurs de la médecine antique d'Hippocrate et de Galien, qu'il tenait en haute estime et dont il dira à Jean Agricola Ammonius, professeur de médecine à l'Université d'Ingolstadt - et il ne fut pas le seul humaniste à tant apprécier celui-ci - qu'il «est le plus grand dans chaque branche de la médecine». Il commenta également Paul d'Égine et d'autres.

Ce faisant, Erasme finit par accumuler empiriquement un certain savoir dans l'art de guérir. Il est vrai que cette curiosité n'était pas uniquement culturelle mais aussi intéressée puisque sa santé très précaire lui donna de constants soucis dès son adolescence.

L'âge venant, certaines faiblesses congénitales se trouvèrent aggravées d'autant par des périodes de malnutrition dues à la pauvreté, de difficultés d'approvisionnement dues aux guerres et à la rigueur des longs hivers d'alors, aux dangers nombreux que secrète la vie en société.

Il lui fallut compter aussi avec les erreurs de diagnostic de certains médecins et les remèdes qu'ils prescrivaient avec une assurance directement proportionnelle à leur crédulité dans le pouvoir des conjonctions astrales.

Ainsi donc, en remontant aux sources du savoir médical, Erasme a pu apprendre des notions utiles à la conservation de la santé.

On trouve dans ses écrits de nombreux conseils de nature diététique mais aussi des recommandations d'ordre thérapeutique dont il a, très souvent, eu l'occasion de vérifier le bien fondé.

Il affirme entre autres «qu'il ne faut proscrire aucune sorte de nourriture» et «qu'il faut consommer selon les besoins de son corps les nourritures qui sont les plus avantageuses pour une bonne santé».

Jeune encore, il conseille : «Observe à l'égard de ton esprit les ordonnances des médecins lorsqu'ils soignent l'estomac. Garde-toi de l'encombrer d'une nourriture nuisible ou trop copieuse, aussi funeste l'une que l'autre».

Ce forcené travailleur ne suivit que la moitié de ce conseil puisqu'il aborda les disciplines philosophiques, littéraires et théologiques avec une telle fougue qu'à de multiples reprises il attribuera ses malaises et ses maladies aux excessives fatigues qu'il accumulera pendant cinquante ans de sa vie laborieuse.

Il écrit, par exemple, : «Je me suis adonné à la traduction de Saint Jérôme avec une telle passion qu'il s'en est fallu de peu que je me détruise moi-même à force de travail».

De cette impétueuse activité éditoriale attestent des confrères, parfois envieux, des amis et plus encore ses imprimeurs pour qui cette énergie à produire tant de livres ne pouvait qu'être profitable puisque leur vente en était assurée sur tous les marchés.

Il atteindra plusieurs fois des niveaux d'exténuation tels, à chaque fois maîtrisés par son irréductible volonté, que l'on ne sait trop sur quoi il faut s'extasier le plus, soit la résistance de cette carcasse d'égotant ou ce cerveau en perpétuel bouillonnement.

J'ai évoqué ailleurs, abondamment, son «petit corps» maigrelet et desséché, ses relations toujours tendues avec les médecins célèbres et moins connus qui se penchèrent sur ses souffrances, la pharmacopée délirante de son temps et le vin de Bourgogne dont il usa jusqu'à l'héroïsme.

Son espérance, qui est aussi celle de tout être humain confronté aux maladies, il la puisa dans l'œuvre de Pétrarque qui «enseigne comment, sans médicaments, on peut se ménager une bonne santé». (Plutarqui de tuenda bona valetudine precepta. 1512)

Jean-Pierre Vanden Branden fut de 1954 à 1994 conservateur-directeur des musées communaux d'Anderslecht comprenant la Maison d'Erasmus et le Béguinage. Il consacra toute sa carrière à la restauration et à l'enrichissement de cette superbe et précieuse demeure, surtout de la bibliothèque. En outre, il donna de nombreuses conférences sur l'œuvre d'Erasmus et son séjour en notre région, sur sa pensée philosophique, son enseignement, son influence et sa vision christique de la religion. Pour lui, Erasmus fut avant tout un moraliste, un homme pieux mais sans dogmatisme, un humaniste éclairé et tolérant, un pacifiste convaincu qui voulait une Europe ouverte où chacun aurait droit à la liberté et à l'enseignement gratuit. J.P. Vanden Branden a passé sa vie à transmettre le message d'Erasmus et continue de «militer» en faveur de l'humanisme érasmien dont il estime que notre monde troublé aurait le plus grand besoin. C'est dans cette optique qu'il a accepté de traiter des considérations d'Erasmus plus spécialement dans le domaine de la médecine et de la pharmacie.

Voilà l'obsession absolue en ces temps de privations et d'épidémies! Il n'y a que peu d'agrément dans l'existence terrestre si le corps est harcelé par des douleurs et si, par malheur, on ne puise dans celles-ci la mystique certitude de mériter mieux que les personnes saines le salut éternel, à mesure que les souffrances augmentent, ce qui est, de toute évidence, la preuve tangible de l'amour que Dieu porte à ses créatures élues.

Il saute aux yeux que pour Erasme, qui est cependant assez près de ses sous, «une perte d'argent est réparable, la bonne santé n'a pas de prix».

De plus, il y a, pour tous les humains qui ont le privilège d'échapper aux épidémies, aux famines et aux excès de toutes sortes, aux guerres et au voisinage de la violence, une «maladie pesante et incurable», c'est-à-dire la vieillesse dont il décrira très souvent les méfaits.

Lorsqu'il se rend en Italie qui était le voyage indispensable pour les humanistes et les artistes d'alors, Erasme réalise un rêve vieux de trente ans et, cependant, sa joie est étrangement tempérée par une réflexion sur la vieillesse qu'il transpose en un poème douloureux d'une exceptionnelle longueur de 247 vers: «De senectute». Erasme a un peu moins de quarante ans en 1506 et il se sent vieux!

Contrairement à certains commentateurs, je trouve que ce poème a des accents tragiques et je ne peux m'empêcher, alors qu'aujourd'hui la mort imminente n'est plus une pensée omniprésente dans notre civilisation comme au XVI^e siècle, d'être touché par cette débâcle dont Erasme trace les grands traits avec des accents déchirants.

Malgré les dures contraintes de la versification latine auxquelles il se plie avec une froide habileté, certains de ses vers sont des plaintes passionnées, des lamentations. Cette panique profonde surprend presque dans le chef d'un homme si habitué à contrôler son discours.

Auprès de ceux-ci, les vers des auteurs romantiques me paraissent bien besogneux. En voici quelques extraits: «aucun médicament n'a le pouvoir d'écarter ou de mettre en fuite la repoussante vieillesse, affreuse maladie, elle qui tout soudain se lève pour aspirer de notre corps la sève et émuresser la vigueur de l'esprit». Plus loin: «la vieillesse peu à peu et furtivement, dérobe l'homme à lui-même». «Vers ses 35 ans, la vieillesse pourrie épuise la vigueur du corps».

Cette date limite de 35 ans comme espérance de vie étonne évidemment aujourd'hui mais à la fin du siècle, Montaigne faisait la même réflexion: «J'entrerais en gageure de trouver plus (d'humains) qui sont morts avant qu'après 35 ans»!

Mais en plus du corps, et ceci paraît plus effrayant encore, «la vieillesse n'a pas peur de s'attaquer aux fibres sacrées du cerveau».

On trouve des expressions imagées comme «la vieillesse glacée», «la vieillesse indolente» ou «le grand âge stérile». Il regrette amèrement qu'«aucune herbe, aucun anneau magique, aucun médicament ne sauraient retenir la vigueur des années qui s'en vont».

Il constate avec mélancolie que «tout revient, le soleil, la lune, le printemps, l'hirondelle mais il n'y a aucun espoir que la jeunesse revienne jamais puisque la fin suprême de nos maux, c'est la mort, ce mal extrême».

Sans doute influencé par Saturne, il sait à travers lui, pitoyable vieillard de 35 ans, que «la masse limoneuse et l'assemblage du corps iront s'affaiblissant, se liquéfiant». (voir le Chant alpestre, traduit par J.C. Margolin in B.H.R. Genève 1965, p.37 à 39)

Ces gémissements, quoique littérairement conventionnels, sont pathétiques, ces plaintes désespérées sont écrites avec ses visières. Ce n'est pas de la littérature, pas plus qu'un exercice de style. Il est tout simplement triste de vieillir.

D'ailleurs, le ton change à peine lorsque, en 1516, vers ses 47 ans, il écrit au pape Léon X que «l'âge commence à l'accabler» et «à côté d'un accablement, non pas fréquent mais presque perpétuel, voilà que me frappe même déjà la vieillesse pénible, une maladie naturelle et, pour cette raison, incurable».

A mesure que l'âge et les maladies s'empareront de son corps souffreteux, les méditations sur la mort se font plus résignées et plus fatalistes.

Quelle consolation un homme vieux peut-il tirer de cet état calamiteux de la mort irrévérablement programmée, si ce n'est de penser que son passage sur la terre n'aura pas été inutile.

Il espère que son œuvre continuera d'être lue et que de plus jeunes se serviront d'elle pour continuer son combat.

Sa vocation d'enseignant le fait se réjouir si, par bonheur, un de ses anciens disciples le dépasse en savoir et que, grâce à lui, il peut reculer davantage les limites de sa propre ignorance.

Je trouve la phrase suivante sublime: «Un autre supporterait peut-être mal que des jeunes surclassent un vieillard. Pour moi, j'éprouve un plaisir intense chaque fois que je constate que de plus jeunes, quelque peu aidés aussi par mes travaux, ont progressé au point de pouvoir enseigner eux-mêmes, à leur tour, à ceux qu'ils ont eu pour maîtres».

Il touche ici du doigt une aspérité irritante car il est bien vrai qu'il est exceptionnel qu'un vieillard n'exerce pas un sens critique pointu à l'égard de ce que les nouvelles générations font de son enseignement.

Décidément, Erasme est un savant capable d'humilité, ce qui est rare.

A propos d'Erasme

Erasme fut l'un des plus brillants humanistes de son temps. Sa santé fut toujours précaire et il ne put rien entreprendre sans devoir prendre en compte ses maladies. Né en 1467, au confluent de formidables mouvements de l'histoire et de remises en question dans de nombreux domaines, Erasme rêva du meilleur monde possible pour favoriser la paix et le bien-être universels. En 1521, il vint se ressourcer chez nous, en la demeure d'un ami, le chanoine Pierre Wichman, écolâtre du chapitre d'Anderslecht. Cette charmante habitation gothique, connue sous le nom de «*Maison d'Erasme*» abrite aujourd'hui un musée et respire la quiétude qui fut chère à Erasme alors qu'il était devenu la cible de véhémentes critiques. L'œuvre immense d'Erasme contient une telle modernité que le lecteur du XXI^e siècle y trouvera encore un enseignement, voire une philosophie politique et morale qui pourra lui convenir.